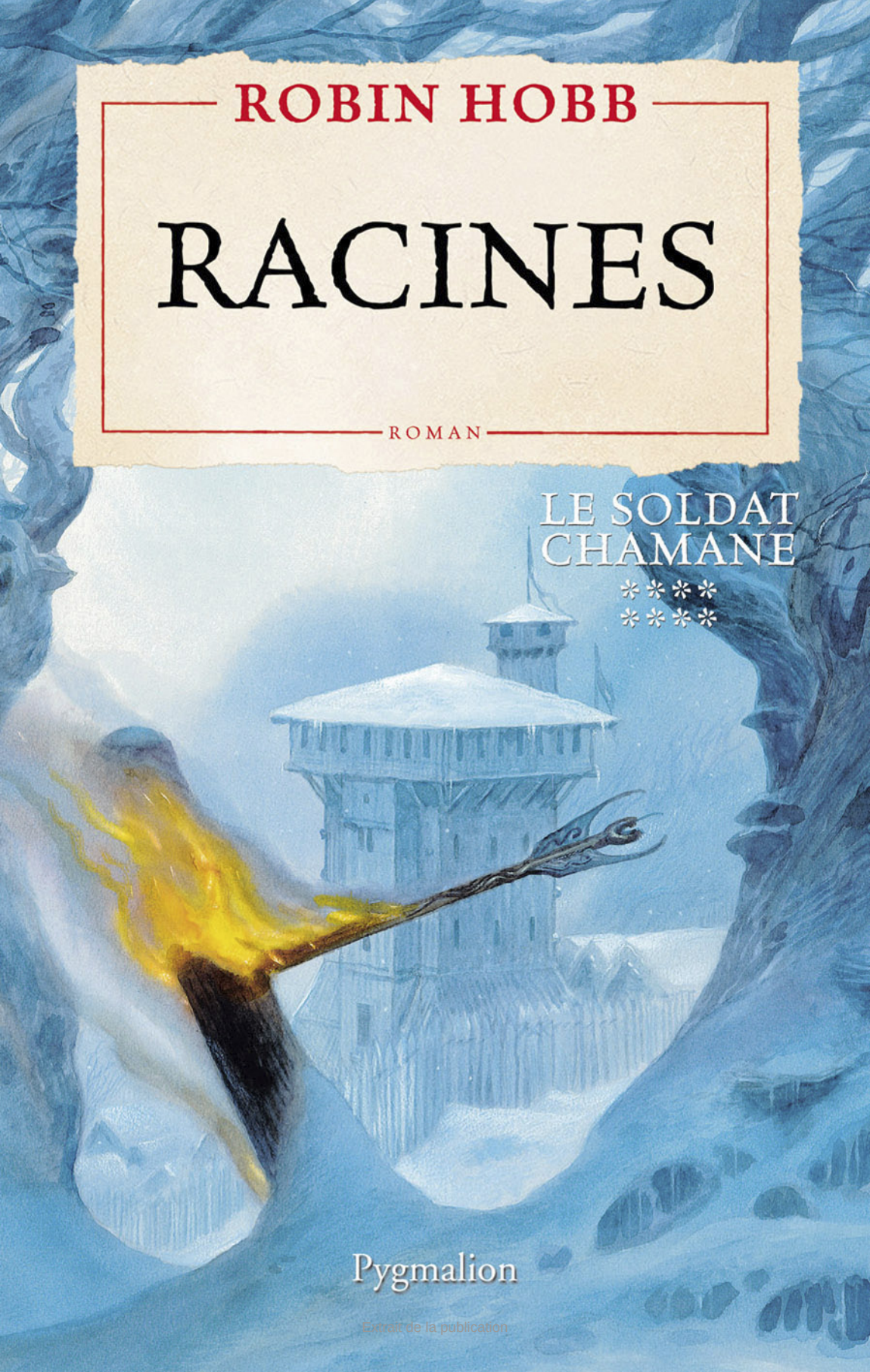
ROBIN HOBB

RACINES

ROMAN

LE SOLDAT CHAMANE

****
****



Pygmalion

Extrait de la publication

ROBIN HOBB

RACINES

Le Soldat chamane

****
****

Jamère, prisonnier dans sa propre chair, partage son corps avec Fils-de-Soldat ; mais c'est son double qui est la part dominante, et qui a lancé l'attaque contre Guetis. À la suite de l'insuccès de cet assaut, l'Opulent constate les échecs de ses entreprises successives : il n'a pu empêcher les Gerniens de poursuivre la construction de la route du Roi, la danse de Kinrove a enlevé Likari à Olikéa, le fort de Guetis est toujours debout, et lui-même n'a pas réussi à unifier ses deux personnalités. Désespéré, il décide de se rendre auprès de Kinrove dans l'espoir que l'Opulent des Opulents pourra l'aider à fusionner les deux parts antagonistes qui s'empoignent en lui. Après un voyage épuisant et périlleux, il parvient au camp du magicien et se trouve entraîné dans sa danse ; Jamère/Fils-de-Soldat entame alors un périple au fond de son être qui le conduira aux portes de la mort…

Dans la tradition des grands romanciers de l'aventure tel J.R.R. Tolkien, Robin Hobb est considérée comme l'un des maîtres du genre dans les pays anglo-saxons. Elle figure désormais régulièrement sur les listes des best-sellers en France, aux États-Unis, en Angleterre et en Allemagne. Elle a publié la série de La Citadelle des Ombres *(*L'Assassin royal*) et celle de* L'Arche des Ombres *(*Les Aventuriers de la mer*) chez Pygmalion.*

Pygmalion

10/III P Création Studio Flammarion Illustration © John Howe.

Extrait de la publication

RACINES

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

LE SOLDAT CHAMANE

La Déchirure (t. 1)
Le Cavalier rêveur (t. 2)
Le Fils rejeté (t. 3)
La Magie de la peur (t. 4)
Le Choix du soldat (t. 5)
Le Renégat (t. 6)
Danse de terreur (t. 7)

L'ASSASSIN ROYAL

L'apprenti assassin (t. 1)
L'assassin du roi (t. 2)
La nef du crépuscule (t. 3)
Le poison de la vengeance (t. 4)
La voie magique (t. 5)
La reine solitaire (t. 6)
Le prophète blanc (t. 7)
La secte maudite (t. 8)
Les secrets de Castelcerf (t. 9)
Serments et deuils (t. 10)
Le dragon des glaces (t. 11)
L'homme noir (t. 12)
Adieux et retrouvailles (t. 13)

Tous ces titres ont été regroupés en quatre volumes :
LA CITADELLE DES OMBRES *, **, *** et ****.

LES AVENTURIERS DE LA MER

Le vaisseau magique (t. 1)
Le navire aux esclaves (t. 2)
La conquête de la liberté (t. 3)
Brumes et tempêtes (t. 4)
Prisons d'eau et de bois (t. 5)
L'éveil des eaux dormantes (t. 6)
Les Seigneurs des trois règnes (t. 7)
Ombres et Flammes (t. 8)
Les Marches du trône (t. 9)

Tous ces titres ont été regroupés en trois volumes :
L'ARCHE DES OMBRES *, ** et ***

Extrait de la publication

ROBIN HOBB

RACINES

Le Soldat chamane

****
****

roman

Traduit de l'anglais par A. Mousnier-Lompré

Pygmalion

Extrait de la publication

Titre original :
RENEGADE'S MAGIC, BOOK III
(Troisième partie)

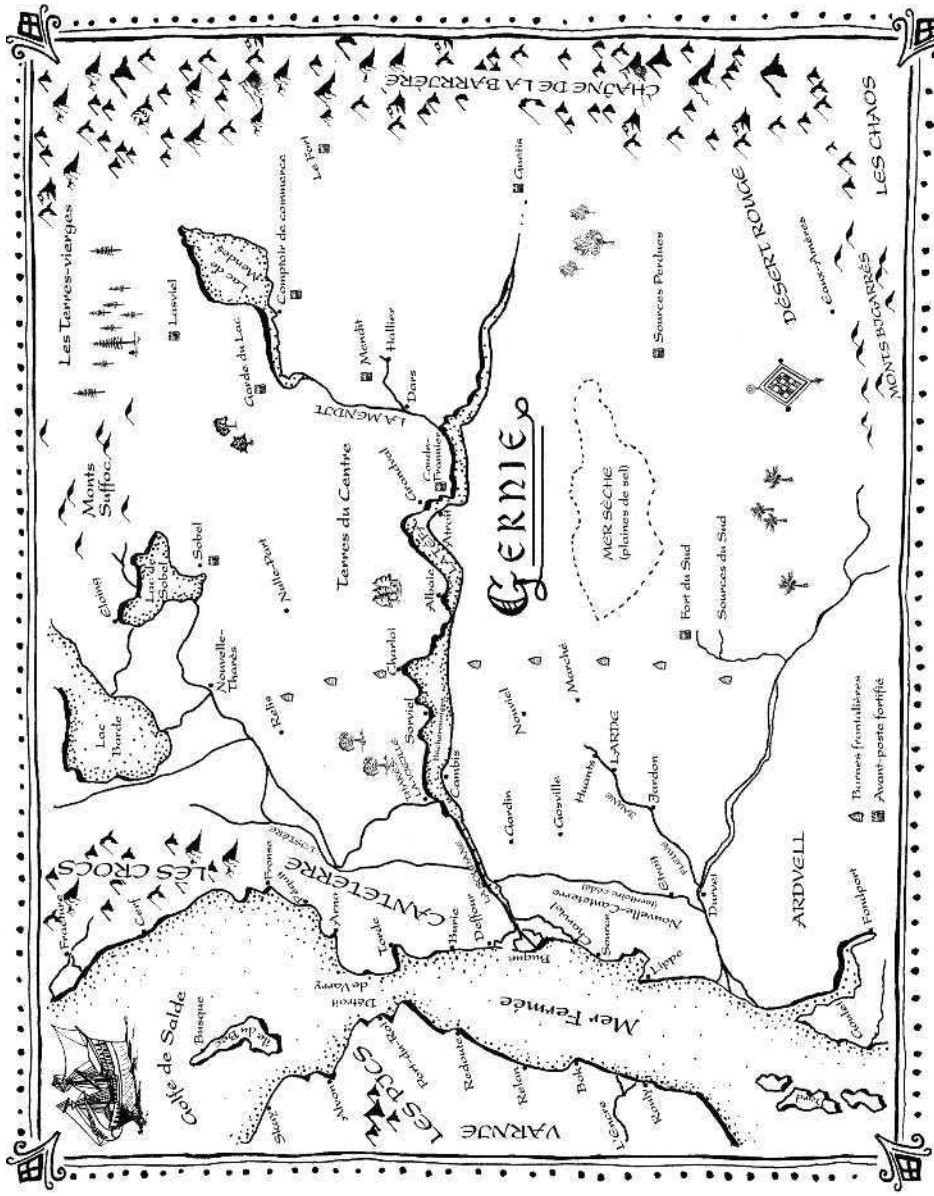
Site : www.lesoldatchamane.com

Sur simple demande adressée à
Pygmalion, 87 quai Panhard et Levassor 75647 Paris Cedex 13
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

© 2008, Robin Hobb
© 2010, Pygmalion, département de Flammarion, pour l'édition en langue française
ISBN 978-2-7564-0600-8

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).
Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Extrait de la publication



Extrait de la publication

1

Résolutions

Il faisait noir, et Fils-de-Soldat était ankylosé à force d'être demeuré assis sur le rocher glacé près de la rivière. Il lui fallut quelque temps pour se mettre debout, puis il gémit en redressant le dos. Il piétina la terre comme un chat qui pelote, s'efforçant d'assouplir ses muscles qui regimbaient, puis il fit quelques pas entre les arbres qui s'élevaient comme des piliers de ténèbres dans l'obscurité moins dense de la nuit. Nous distinguions l'emplacement du village grâce à la faible lueur qui filtrait par les fenêtres sur le versant au-dessus de nous, mais elle ne suffisait pas à éclairer le chemin. Il se mit en route d'une démarche d'aveugle et se trempa les pieds par deux fois avant de retrouver le pont et de franchir le cours d'eau.

Au bas de la pente, il se sentit soudain accablé par l'obscurité, le froid et le chagrin. Il se rappela avoir entendu ses nourriciers crier son nom plus tôt et regretta de ne pas leur avoir répondu ; il eut envie d'appeler pour qu'on vînt avec une lanterne le ramener chez lui,

mais il se méprisa aussitôt de cette pensée et, prenant sur lui-même, entama la montée à pas lents. Dans le noir, il ne put trouver le sentier ; il trébucha deux fois et tomba une fois à genoux. Il se redressa maladroitement, les dents serrées pour étouffer toute plainte.

Un de ses nourriciers apparut tout à coup au sommet de la côte, une torche à la main. « Opulent ! C'est toi ? » Sans laisser le temps à mon double de répondre, il cria : « Je le vois ! Il est ici ! Venez vite ! »

En quelques instants, ils l'entourèrent, et deux d'entre eux voulurent le prendre par les bras pour l'aider à se déplacer, mais il les écarta d'un geste brusque. « Je n'ai pas besoin qu'on me soutienne ; je préfère rester seul.

— Bien, Opulent », dirent-ils, et ils reculèrent ; mais l'homme à la torche passa devant lui pour lui éclairer le chemin, et les deux autres se placèrent derrière lui, prêts à se porter à son secours si le besoin s'en faisait sentir.

Une fois revenu à la hutte, il constata qu'en son absence nul n'était allé se coucher : une boisson sucrée mijotait près de l'âtre à côté d'une assiette de beignets arrosés de miel. Sans rien lui demander, les nourriciers supposèrent qu'il avait faim et soif, et, quand il s'assit près de la cheminée, on lui ôta ses chaussures pour les remplacer par des chaussettes sèches et chaudes, on lui jeta sur les épaules une couverture attiédie par le feu ; il la serra sur lui avec soulagement en se rendant compte qu'il tremblait de froid. Olikéa versa le breuvage chaud dans une chope qu'elle lui plaça soigneusement entre les mains, mais il n'y avait pas autant de sollicitude dans ses paroles.

« La veille de notre départ, j'ai des centaines de choses à préparer, et toi tu t'en vas dans le noir et tu te perds ! Si tu ne nous aides pas, au moins ne nous gêne pas ! » Elle avait encore les yeux rouges et gonflés d'avoir pleuré ; elle avait aussi la voix enrouée, mais on

n'y sentait rien de la peine qui la rongeait, uniquement l'irascibilité d'une femme poussée à bout. Nul à part elle n'eût jamais osé s'adresser sur ce ton à Fils-de-Soldat, et les autres nourriciers s'étaient habitués à son audace avec lui ; lui-même se réjouissait presque de sa colère après les jours qu'elle avait passés plongée dans l'abattement.

« J'ai froid, dit-il comme si cela l'excusait. Et j'ai faim ; apporte-moi à manger. »

Je pense qu'il n'avait pas voulu s'exprimer aussi durement ; peut-être, s'il l'avait sue sur le point de craquer, eût-il mieux choisi ses termes. Mais il ne pouvait revenir en arrière. Olikéa parut se gonfler ainsi qu'un chat furieux, et les mots jaillirent d'elle comme un torrent.

« Tu as froid ? Tu as faim ? Et mon fils, dont le plus grand bonheur était de te servir, crois-tu qu'il soit au chaud, douillettement installé et bien nourri ? La différence avec toi, qui as décidé tout seul de t'éloigner dans la nuit et d'avoir froid, c'est que Likari danse parce qu'il n'a pas le choix. »

Elle reprit son souffle. Fils-de-Soldat se taisait, le regard au loin, la couverture sur les épaules, la chope tiède entre les mains. Je sentais une tension monter en lui, mais Olikéa devait penser qu'il ne l'écoutait pas.

« Tu l'as oublié ! cria-t-elle soudain d'une voix stridente. Tu avais dit que tu le ramènerais, que tu ferais quelque chose, que tu détruirais Guetis pour que Kinrove rende mon fils à son clan ! Il te servait du mieux que le pouvait un enfant de son âge ! Il parlait de toi avec fierté – non, avec amour ! Et c'est toi qui as ordonné de reprendre la danse pour protéger les arbres des ancêtres ; tu savais que c'était le tour de notre clan de voir ses membres arrachés à leur foyer et à leur famille, mais tu t'en fichais. Parce que tu ne nous

Extrait de la publication

considères pas comme ton clan, n'est-ce pas ? Nous ne sommes que ceux qui te donnent à manger, qui t'habillent et subviennent à tous tes besoins ; notre souffrance t'indiffère ! Tu ne restes pas éveillé la nuit à imaginer les pauvres petits pieds de Likari qui dansent et qui dansent sans cesse ! Peut-être meurt-il de froid, mais l'enchantement l'empêche-t-il de se rendre compte de ses gerçures, des crevasses qui fendent ses lèvres et les font saigner ? Tu ne te demandes pas s'il a maigri, s'il tousse pendant qu'il se repose, comment on le traite pendant ses brèves périodes de pause ! » Elle s'accroupit brusquement et se mit à se balancer d'avant en arrière tout en continuant à dévider son chapelet d'accusations, les mains sur les yeux.

« Tu vas manger, boire, et tout le monde va s'occuper de toi ; tu dormiras confortablement cette nuit pendant que nous travaillerons pour nous préparer au départ. Mais Likari ? Sais-tu ce qu'il devra faire ? Il devra danser, danser et danser pendant tout le trajet qui le ramènera au flanc ouest des montagnes ; et lui ne dormira pas au chaud sur une couche douillette en prévision de ce voyage. Non, les danseurs de Kinrove dansent sans arrêt, ils dansent jusqu'à ce qu'ils en meurent. Comme ma mère. »

Fils-de-Soldat se taisait toujours. Il n'eut pas un geste ni même un regard vers elle ; on eût dit qu'il avait les yeux fixés sur quelqu'un qui se tenait derrière elle. Du coin de l'œil, je vis qu'elle le dévisageait, puis ses épaules parurent se voûter. Peut-être la colère la soutenait-elle, mais c'est une émotion difficile à entretenir quand son objet s'y montre insensible. Elle reprit dans un murmure, d'un ton amer : « Va, mange, bois, et puis dors. Nous ferons tout pour toi, qui ne fais rien pour nous. Demain, il faudra se lever tôt pour entamer le voyage. »

Extrait de la publication

Il parut lui obéir, du moins pour le moment. Il porta la chope à ses lèvres, la vida, puis, sans se préoccuper de son sort, la laissa tomber ; dédaignant les plats qu'on lui offrait pendant qu'un nourricier ramassait vivement le récipient, il se dressa sans retenir la couverture qui glissait de ses épaules, et, sans un mot, il tourna le dos à tous, se dirigea vers le lit, s'allongea et se couvrit. Il ferma les yeux et ne bougea plus ; seul, sans doute, je savais que, retiré au fond de lui-même, il ne dormait pas.

Je percevais chez lui une absence de mouvement qui évoquait la mort ou l'agonie, et sur laquelle je préférais ne pas m'attarder. Aussi isolé que lui, je suivis à l'oreille l'activité discrète des nourriciers dans la hutte. Olikéa n'avait pas menti : ils avaient dû s'interrompre pour se mettre à la recherche de mon double, et à présent ils devaient trimer tard dans la nuit afin de tout préparer pour le départ. Tout ce qu'ils n'emportaient pas était soigneusement nettoyé et emballé pour l'été ; on glissait des copeaux de cèdre entre les couvertures et les fourrures avant de les enfermer dans des coffres du même bois, on récurait les marmites et on les pendait à des crochets, on rangeait la vaisselle, et l'on empaquetait minutieusement les vivres pour le trajet. Le lendemain, ils prendraient un repas frugal avant d'entamer la longue marche qui les ramènerait à leurs terrains d'estive. Il n'y aurait pas de marche-vite ; on n'employait cette magie qu'en cas d'urgence. Demain, le Peuple tout entier commencerait l'exode qui convergerait vers le passage dissimulé qui traversait les montagnes et ressortirait sur le flanc ouest.

En moins d'une heure, les dernières tâches s'achevèrent. Les nourriciers se retirèrent, certains dans leurs propres huttes, sans doute pour y terminer leurs propres préparatifs, tandis que trois demeuraient chez l'Opulent

et s'étendaient sur des paillasses. Olikéa, par habitude sans doute, vint s'installer près de Fils-de-Soldat ; elle s'assit au bord du lit et défit ses chaussures, puis elle se releva et passa sa robe par-dessus sa tête, sans bruit, à gestes las. Quand elle souleva le coin des couvertures, elle prit un soin exagéré à ne pas toucher ni même effleurer Fils-de-Soldat, se coucha dos à lui, et, au rythme de sa respiration, je sus qu'elle n'avait pas plus envie de dormir que mon double. Avec la ferveur qu'on met dans une prière, je souhaitai que l'un d'eux eût le bon sens de poser la main sur l'autre ; il n'en fallait pas davantage, selon moi, pour abattre la barrière qui se dressait entre eux. Il n'était pas nécessaire qu'ils fussent amoureux ni même qu'ils fissent l'amour cette nuit ; si l'un d'eux faisait le premier pas, ils pourraient se retrouver, percevoir leur peine et leur solitude réciproque et ils y puiseraient quelque réconfort. Mais Olikéa restait les yeux ouverts dans la hutte obscure tandis que Fils-de-Soldat, tout aussi raide, demeurait parfaitement immobile, plongé dans les ténèbres de ses paupières fermées. Et moi, témoin prisonnier, je voyais comment la peine peut rendre deux personnes incapables de s'apporter la moindre consolation. Malgré mon dégoût de Fils-de-Soldat et ma méfiance d'Olikéa, ils m'inspirèrent de la pitié ce soir-là ; la vie nous avait tous traités injustement.

Nul ne se leva de bon matin : chacun avait travaillé trop tard la veille ; mais finalement tous se réveillèrent peu à peu. Olikéa quitta le lit avant que Fils-de-Soldat ne bougeât, et elle s'attela aux derniers empaquetages pendant que les autres nourriciers allaient et venaient, préparant le petit déjeuner de l'Opulent et sortant des vêtements pour l'habiller. Je suivais leurs mouvements derrière les paupières closes de mon double. Ils bavardaient de sujets sans importance, se rappelaient

Extrait de la publication

mutuellement de bien fermer les coffres et d'envoyer quelqu'un s'assurer qu'il y aurait du bois pour le feu près de la porte quand ils reviendraient en automne. Ils se poussaient les uns les autres à travailler plus vite, apparemment pressés de partir dans l'espoir de rattraper les autres et de traverser ensemble le col. Quelqu'un dit que Kinrove, ses nourriciers, son clan et ses danseurs avaient déjà pris le départ dix jours plus tôt, et un autre répondit en maugréant que l'Opulent et sa troupe avaient dû vider les pièges à poisson et dévorer les meilleures plantes du long du chemin.

Et Olikéa vint secouer Fils-de-Soldat. « Il est temps de se lever ! Nous devons te donner à manger, t'habiller, et empaqueter ou ranger toute la literie avant notre départ. Tiens, voici une chope de thé chaud. Tu te réveilles ? »

Elle s'exprimait d'un ton absolument neutre. Si je n'avais pas assisté à leur querelle la veille, j'eusse pu croire qu'ils entretenaient des relations aimables, voire affectueuses. Fils-de-Soldat, qui ne dormait plus, ouvrit les yeux et se redressa lentement sur le lit ; quand il prit le récipient des mains de l'Ocellionne, je vis plusieurs nourriciers échanger un regard soulagé : la tempête était passée ; tout irait bien désormais. Il but quelques gorgées puis resta à regarder la vapeur monter de la chope.

« Nous devons bientôt partir, lui rappela Olikéa.

— En effet. » Il se tourna vers Sempayli, un peu plus loin. « Pars tout de suite ; je veux que tu prennes mon cheval et que tu ne nous attendes pas. Veille à ce qu'il paisse en chemin, et, lorsque tu arriveras chez nous de l'autre côté des montagnes, trouve-lui un coin ensoleillé avec de la bonne herbe ; l'hiver a été dur pour lui.

— Tu désires que je me mette en route dès maintenant ? » L'homme avait l'air intrigué.

« Oui.

Extrait de la publication

— Très bien. » A l'évidence, on ne discutait pas avec un Opulent. L'Ocellion se leva et sortit, en s'arrêtant seulement le temps de prendre son sac et de le jeter sur son épaule.

Quand il eut disparu, Olikéa poussa un petit soupir. « Ma foi, je pensais que le cheval pourrait transporter une partie de nos affaires, mais nous nous débrouillerons. Il est temps que tu quittes ton lit pour que nous finissions de ranger les couvertures et nous nous mettions en route. Nous sommes déjà en retard. »

Il fit la moue, mimique ocellionne signifiant la négation. « Non, je ne pars pas avec toi. »

Un nourricier soupira tout haut. Olikéa regarda un instant Fils-de-Soldat d'un air incrédule, puis, comme si elle se prêtait au caprice d'un enfant, elle répondit : « Nous en parlerons en marchant ; en attendant, il faut emballer tes couvertures.

— Je ne plaisante pas », dit-il posément. Je ne sentais plus de colère dans sa voix, mais seulement une lassitude et une résignation effrayantes. « Je n'accompagne pas le Peuple. Tu avais raison, hier soir : je ne vous sers à rien et je ne suis qu'un fardeau. Je ne vois aucun moyen de sauver Likari ; j'ai passé la nuit à réfléchir sans trouver de réponse. Kinrove a dressé sa barrière magique autour de son camp, et je ne puis la franchir sans son accord. Il possède plus de pouvoir que moi, et je suis incapable de le retourner contre lui ; je ne peux même pas m'approcher assez de lui pour tenter de le tuer, et je ne peux pas non plus répéter l'attentat de Dasie : Kinrove ne se laissera plus jamais surprendre ainsi. Ma stratégie pour mettre fin à sa danse a échoué – pire : elle a rendu la danse inefficace. J'ai trahi votre confiance, j'ai trahi la mission de la magie, je n'ai pas su protéger Lisana. Mieux vaut que tu t'en ailles vite en me laissant ici et que tu te hâtes de rattraper ton clan.

Extrait de la publication

Dis à Jodoli que je te confie à lui, et franchis avec lui les montagnes jusqu'aux terres d'estive. »

Olikéa plissa les yeux. « Tu as fait partir Sempayli le premier pour qu'il ne puisse pas discuter avec toi, n'est-ce pas ? » Fils-de-Soldat eut un petit sourire qui lui valut un soupir exaspéré de l'Ocellionne. Elle reprit d'un ton âpre : « Cesse de bouder ; nous ne pouvons pas t'abandonner, et nous devrions être déjà en route. »

Mais, alors qu'elle parlait, un des nourriciers regarda les autres puis s'éclipsa discrètement par la porte ; un deuxième l'imita peu après. Fils-de-Soldat les suivit des yeux puis reporta son attention sur Olikéa. « Je ne pars pas. Tu dois t'en aller. »

Furieuse, elle jeta par terre le sac qu'elle tenait. « Et que deviendras-tu si je te laisse ici ? Je ne peux pas faire ça, tu le sais bien !

— Tu le peux et tu le dois. Toi, va-t'en. » Il s'adressait au dernier nourricier qui restait, et qui parut soulagé de recevoir un ordre direct ; il acquiesça gravement de la tête et sortit. Fils-de-Soldat regarda Olikéa. « Toi aussi, va-t'en. »

Elle se tut, les bras ballants ; elle scrutait les traits impassibles de mon double comme pour pénétrer ses pensées. Enfin, elle demanda dans un murmure atone : « Pourquoi ? Qu'est-ce qui te prend ? Pourquoi me fais-tu ça ? Si je pars sans toi, on dira que j'ai abandonné mon Opulent et jeté l'opprobre sur mon clan. »

Il répondit simplement : « Explique à tous que je ne suis pas un Opulent, que ma part d'intrus m'a toujours empêché de devenir celui que je devais être. Toutes mes entreprises se sont soldées par des échecs ; j'ai arrêté le Fuseau des Nomades, mais je n'ai pas réussi à le jeter à terre ; j'ai ralenti l'invasion de la forêt, mais ma part d'intrus a révélé aux Gerniens comment contourner la magie de Kinrove. Oui, c'est vrai ! » s'exclama-t-il

Extrait de la publication

devant l'expression choquée d'Olikéa. « A l'époque où je vivais parmi eux, c'est moi qui leur ai dit : "Droguez-vous afin d'émousser vos sens et de résister à la peur." C'est ma faute s'ils ont pu reprendre l'abattage des arbres des ancêtres. Tous les Opulents que je croise affirment que je suis celui qui peut chasser les intrus, mais, même quand j'obéis aux ordres de la magie, je n'arrive à rien. Je dois donc supposer que ma moitié gernienne neutralise mon pouvoir. Même mon attaque contre leur ville n'a été qu'un demi-succès, et mon incapacité à les refouler les a poussés à nous haïr encore plus. Comprends-tu, Olikéa ? Je ne suis pas l'Opulent qui peut sauver le Peuple ; je suis défectueux, comme un fusil qui explose dans les mains du soldat. Quand je m'efforce d'aider le Peuple, je fais autant de mal que de bien, à cause de ma nature divisée. Et pourtant j'aime le Peuple ; aussi, pour son bien, je dois m'en exclure, tandis que tu dois regagner les terres d'estive. J'ignore ce qu'il adviendra de vous là-bas, ni cette année, ni dans celles qui viennent, mais je sais que ma présence ne peut qu'aggraver votre situation.

— Et Likari ? lança-t-elle brusquement alors qu'il reprenait sa respiration. Et ta promesse de le sauver ? J'y ai cru ! Tu as dit, non pas une seule fois mais plusieurs, que tu trouverais un moyen de le ramener. Que fais-tu de cette promesse ? »

Il baissa les yeux et répondit avec réticence, mais d'une voix claire : « Je dois la rompre, non parce que je le veux, mais parce que je ne sais pas comment la tenir. »

L'Ocellionne se tut un long moment, puis une expression de dégoût apparut sur son visage. « Ah, oui ! fit-elle d'un ton acerbe. Maintenant, je te crois. Chez le Peuple, on n'enfreint pas sa parole, mais, chez les intrus, c'est la coutume. » Elle fit la moue puis expulsa

Extrait de la publication

l'air de ses poumons en une mimique exagérée de dénégation. « Jamais un véritable Opulent ne dirait une chose pareille. Tu as raison : tu ne fais même pas partie du Peuple, et, en effet, je vais te quitter ; je vais rejoindre mon clan et lui répéter tes propos. On me jugera stupide et déloyale, mais je m'en moquerai, parce que je dois à présent m'occuper moi-même de ce que j'attendais sottement que tu fasses à ma place. Ah, quelle mère sans cœur et perfide je fais ! Le jour même où la danse l'a appelé, j'aurais dû le rattraper au lieu de me fier à ta magie. J'irai voir Kinrove moi-même ; j'ignore comment je récupérerai Likari, mais j'y parviendrai. Je n'aurai de cesse qu'il n'ait retrouvé la liberté ; voilà la promesse que je me fais à moi-même. »

Elle se pencha pour ramasser le sac qu'elle avait laissé tomber, puis le passa sur ses épaules en se dirigeant vers la porte ; elle sortit et s'en alla sans un regard en arrière. Fils-de-Soldat était seul. Il entendit vaguement des voix interrogatrices et celle d'Olikéa qui répondait brièvement ; la conversation se poursuivit, mais elle s'atténua à mesure que les interlocuteurs s'éloignaient puis disparaissaient, hors de vue et hors de portée d'oreille. Il s'assit dans le lit, au milieu de ses couvertures froissées. Dans la cheminée, la marmite oubliée, qui contenait son petit déjeuner, fredonnait sous son couvercle étanche. Il entendit un écureuil glapir dehors, puis le cri d'alarme d'un geai qui affirmait son droit territorial ; les oiseaux devaient déjà fouiller les huttes silencieuses en quête de nourriture oubliée, ce qui indiquait bien que nul ne restait dans le village.

Il quitta lentement son lit, s'approcha de l'âtre et en retira la marmite mijotante. Il regarda ce qu'elle contenait : un ragoût trop cuit de légumes, de viande d'écureuil et de quelques raves en tapissait le fond. Il prit une cuiller à long manche et mangea directement dans le

récipient en soufflant sur chaque bouchée pour éviter de se brûler. C'était bon ; malgré tout le reste, le plat avait bon goût, et il le savoura, sachant que plus personne ne lui en préparerait d'autre.

Le ventre plein, il retourna se jeter sur le lit où, comme s'il éprouvait un grand soulagement à se retrouver seul, il se détendit et plongea dans le sommeil aussitôt. Les heures passèrent. En suspens en lui, je me demandais quelles étaient ses intentions. L'après-midi touchait à sa fin quand il se réveilla.

Il termina le ragoût d'écureuil puis se fit du thé. Il en but une chope, la remplit de nouveau et sortit. Ce ne fut une surprise ni pour lui ni pour moi quand nous entendîmes un gros oiseau se percher lourdement dans les branches au-dessus de nous. Tout en buvant son thé à petites gorgées, Fils-de-Soldat parcourut du regard le village désert ; au bout d'un moment, le grand croas se posa par terre et nous contempla de ses yeux brillants. Il alla examiner un bout de chiffon, le retourna et le jeta en l'air pour s'assurer qu'il ne contenait rien de comestible, puis se lissa le bout des ailes. Enfin, il reporta son attention sur moi. « Eh bien ? fit Orandula. Tu as oublié de migrer ?

— Laisse-moi, répondit mon double d'un ton menaçant.

— Tout le monde t'a déjà laissé, observa le dieu ; apparemment, ça n'a rien résolu.

— Qu'en as-tu à faire ? demanda Fils-de-Soldat, acerbe.

— J'en ai à faire que je veux récupérer mes dettes, et tu en as une envers moi, souviens-toi : une vie ou une mort.

— Tu as déjà pris Likari.

— Moi, j'ai pris Likari ? Non. D'ailleurs, si je l'avais pris, je l'aurais "pris", et tu ne me l'aurais pas donné

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication